

on le dit familièrement, attacher les deux bouts ensemble à la fin de l'année. Ceux qui ont des goûts littéraires sont donc forcés de les mettre souvent de côté pour faire de la copie ou de la traduction. Cela n'est pas amusant et rapporte peu ; mais nous sommes si habitués à ces deux résultats !

Pourtant voici la session terminée ; le beau temps revient et nous aurons un peu plus de loisirs.

J'en profiterai pour signaler quelques abus, car j'avoue que, pour le quart d'heure, je n'ai pas l'humeur gaie, et je passe de suite ma bile sur une manie, ou plutôt une maladie que j'abhore plus que toutes les autres, c'est celle des adresses.

La chose, d'abord insignifiante, est devenue plate et grotesque. Et cependant, il n'y a plus moyen de s'en sauver : il est impossible de faire un pas dans la vie sans s'exposer à présenter ou recevoir une adresse.

Un monsieur part pour voyage ou en arrive ; ses amis se réunissent et lui offrent une canne, accompagnée d'un compliment auquel il répond en termes appropriés à la circonstance solennelle. C'est le jour de votre naissance ou de celle de votre femme : l'adresse arrive à point et vous y répondez, cette fois, en termes bien sentis, pourvu que l'émotion ne vous coupe pas la parole.

Que vous quittiez un emploi ou que vous y arriviez ; que votre position change ou qu'elle reste la même, on y trouve toujours un prétexte pour vous infliger une adresse que vous relisez, le lendemain, sur tous les journaux, avec les paroles heureuses de la réponse.

Un capitaine de steamer essuie-t-il un grain pendant la traversée ! Vite, ses passagers présentent une adresse à l'habile marin dont la science n'a été égalée que par un courage et un sang-froid à toute épreuve. Le passage a-t-il été exceptionnellement heureux, le soleil n'a-t-il cessé de briller pendant tout le trajet ? C'est encore une raison pour présenter une adresse dans laquelle on loue, cette fois, les qualités du gentleman qui sait si bien faire oublier à ses passagers les ennuis d'un voyage sans accident.

Un haut fonctionnaire quitte son département. Tous ses employés lui présentent une adresse de regrets à laquelle il répond d'une voix pleine d'émotion. Son successeur arrive : les mêmes employés vont le féliciter sur son avènement, en affirmant que la seule chose qui puisse leur faire oublier celui qui vient de partir, c'est la connaissance qu'ils ont des hautes capacités et des vertus sublimes de celui qui le remplace.

Cela va ainsi depuis le premier, en passant par les intermédiaires et les subalternes, jusqu'au portier de l'établissement, lequel ne peut plus se mouvoir ni ouvrir sa porte sans recevoir une adresse accompagnée d'un souvenir en nature ou en numéraire.

Pourtout, l'adresse règne en souveraine comme la mode dont elle est proche parente d'ailleurs. C'est une épidémie et une déplorable comédie. Comédie de la part de ceux qui présentent, et de la part de celui qui reçoit. Il y existe la même somme de sincérité, à peu près, que dans les compliments que l'on échange au bal ou en visite du jour de l'an.

Une adresse est presque toujours le fait d'un seul individu qui a ses raisons particulières pour faire la chose. Il rédige sa petite épître ; puis il s'agit de la faire signer par une foule de personnes indifférentes ou souvent mal disposées. C'est alors que se déploient dans tout leur éclat les qualités stratégiques du personnage. Il cajole, il caresse, il emmielle ; et si cela ne réussit pas, il prend le côté sérieux des choses, il avertit, il menace ! A la fin,

il faut céder ; tous les noms sont là. La cérémonie se fait. Le sujet de cette démarche ridicule a été averti huit jours à l'avance et a eu communication du parchemin, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer qu'on l'a pris par surprise. Pourtant le plus surpris n'est généralement pas lui. Puis il défait soigneusement l'éloge que l'on a fait de lui, et, avec les matériaux, il s'érige un piédestal de modestie sur lequel il s'installe cauteusement, à la faveur du nuage d'encens que ce dernier trait de vertu a provoqué de toutes parts.

#### Comédie !

Et dire que cela se fait partout et toujours, et se fera longtemps encore ! Et dire que des gens intelligents se moquent ainsi les uns des autres, avec le plus grand sérieux !

Mais ce n'est pas tout ; il y a encore la question du cadeau. Car qu'est-ce, après tout, qu'une adresse sans cadeau ? Un habit sans manches, un diner sans potage. C'est encore là que se fait une petite cabale très-soignée. Règle générale, l'enthousiasme pour un projet s'arrête au moment de la mise des fonds. Tant qu'il ne s'agit que de paroles, tout le monde semble pris d'un beau feu, l'assistance flambe avec un ensemble touchant. Les démarches commencent-elles ? L'ardeur se ralentit un peu, l'unanimité se scinde, des groupes de refroidis se détachent et s'éloignent. Mais lorsque vient le moment de délier les cordons de la bourse, le feu s'éteint partout et la glace prend d'un bord à l'autre. On remarque cependant quelques zélés qui fument encore, comme ces mares qui restent liquides à la surface d'un étang gelé.

Ceux-là se chagent de l'affaire et ne laissent pas languir. Ils se mettent aux trousses des indifférents, entourent les froids, grimpent sur les épaules des glacés. Patients dans les rebuffades, infatigables dans l'attaque, ils ne s'émouvent, ne se découragent de rien. Ils ont la constance du *co lecteur* qui se présente chez vous tous les jours, que vous r. mettez invariablement au lendemain, et qui reviendra jusqu'à ce que vous lui ayez donné un à-compte, pour recommencer encore, le mois suivant, ses interminables mais, hélas ! légitimes persécutions. On les trouve partout, au travail et à la promenade ; dans les couloirs des bureaux publics et sur les marches de l'église. Ils sont toujours et en tous lieux ; la perpétuité est dans leur nature, leur essence est l'ubiquité. Ils gênent votre digestion, ils hantent votre sommeil. Leur ombre vous suit et ne vous lâche point que vous n'avez mis, entre eux et votre personne, la longueur de votre signature, ou — ce qui est plus prudent encore du repos futur — la superficie d'un billet de banque.

L'hiver est supérieurement détestable, et les grandes marées du printemps sont redoutables et redoutées. Cependant ce sont de ces maux que l'on attend à époque fixe, contre lesquels on se prémunit et qui, en somme, ont une durée limitée. Mais ceux-là, les zélés, sont d'autant plus épouvantables qu'ils sont imprévus. Ils vous prennent comme une colique, ils tombent sur vous comme la neige d'un toit. Enfin, vous vous êtes exécuté ; il vous faudra un grand mois pour réparer la brèche qu'on vient de faire à votre bourse ; mais, au fait, c'est fini et vous êtes tranquille pour longtemps.

Malheureux ! Cela va recommencer demain, dans trois jours, la semaine prochaine au plus tard. Il va naître quelque un tout exprès ; un fonctionnaire va être promu ou bien admis à faire valoir ses droits à la retraite. Ce sera ceci ou bien cela ; mais soyez certain que tout à l'heure, quelque chose ou quelqu'un va arriver qui exigera une adresse ou un cadeau, peut-être les deux à la fois !

Et voilà comment ce pauvre employé, qui tire déjà à la fois tous les diables par la queue, est encore, à chaque instant, obligé d'empoigner par les cornes le diable anormal de l'adresse et du cadeau.

Je vous demande si nous ne sommes pas déjà assez malheureux et assez ridicules, sans empirer notre état par de semblables sottises.

Je pêche peut-être dans le désert. Au reste, si je ne réussis pas à corriger l'abus, j'aurai toujours le mérite de l'avoir signalé.

NAPOLÉON LEGENDRE.

## SCIENCE POPULAIRE

L'ART DE CONSERVER LES FLEURS.—Le Dr. Miergues, de Boufarik (Algérie), donne sur "l'art de conserver les fleurs" un procédé de son invention qui a donné de très-beaux résultats, et que nous communiquons à nos lecteurs :

On tient une fleur par l'extrémité de la tige, on la plonge dans la paraffine fondue au bain-marie, puis on la retire et on la fait tourner entre le pouce et l'index, pour que la force centrifuge, en chassant l'excès de la paraffine, écarte les pétales, et le tour est fait.

Depuis plus d'un an, on conserve sous verre une collection de fleurs variées qui n'ont rien perdu de leur forme ni de leur couleur.

TONNEAUX EN PAPIER.—Cette nouvelle invention vient d'être brevetée à Washington, pour la conservation et le transport par eau du sucre, des fruits, de la chaux, de la farine, &c. Du papier fort, collé feuille sur feuille et soumis ensuite à une forte pression, sert à cet effet.

L'avantage de ces tonneaux de forme cylindrique est d'abord de ne pas tenir autant de place que les tonneaux à gros ventre en bois, tout en ayant la même contenance. Leur poids est moindre de moitié et leur prix de 20 pour 100 meilleur marché. Ces avantages sont donc importants pour servir au transport.

Les personnes qui n'ont pas tout à fait oublié leurs notions de physique et de chimie savent que la fermentation des corps organiques développe de la chaleur. Un agronome a eu l'idée de tirer parti de cette propriété pour faire cuire *sans feu* les pommes de terre destinées à la nourriture de ses bestiaux, principalement des porcs. Dans une fosse on place une couche de paille coupée au hachepaille, par-dessus une couche de pommes de terre passées au dépeupier ; puis une couche de paille hachée, une nouvelle couche de pommes de terre se succèdent ainsi jusqu'à parfait remplissage de la fosse. La fermentation de ce mélange produit un échauffement progressif et suffisant pour cuire les pommes de terre. En soixante heures l'opération est achevée. D'autres racines peuvent également cuire de la même façon et demandent un temps moins long. Le bétail et la volaille recherchent avidement les racines et tubercules cuits par ce procédé aussi simple qu'économique.

Les premiers savants qui eurent l'idée d'appliquer à la mécanique la force élastique des fluides gazeux songèrent d'abord à la poudre à canon. Au nombre de ceux-ci fut le physicien hollandais Huyghens qui, en 1688, construisit une machine à piston mis en jeu par l'inflammation de la poudre, comme le piston de nos moteurs modernes est poussé et repoussé par la vapeur. Un ingénieur américain vint reprendre cette idée et l'appliqua au mouton des sonnettes ou machines à battre les pilotis. Tandis que dans la sonnette ordinaire, la masse pesante de fonte qui tombe sur la tête des pilotis est soulevée par des hommes ou par l'intermédiaire d'une machine à vapeur, le mouton de la sonnette américaine glisse dans un tube de fer épais formant une espèce de canon, dont la tête du pilotis est la culasse. Au fond de ce canon est une cartouche de poudre. Pendant sa chute, le mouton comprime l'air dans le tube ; cet air comprimé entame la poudre, et les gaz dégagés par son explosion chassent le mouton de bas en haut comme un boulet et lui impriment une impulsion suffisante pour qu'il vienne de lui-même se prendre dans un défilé. Une nouvelle cartouche est placée dans le canon, l'ouvrier lâche le défilé et l'opération recommence jusqu'à l'achèvement du travail.

UNE NOUVELLE MÉTHODE POUR APPRENDRE LA LECTURE.—M. Thollois, autorisé par M. Gréard, inspecteur de l'enseignement primaire, vient d'appliquer, dans une des écoles primaires de la ville de Paris, son nouveau procédé pour apprendre la lecture. Ce système se compose d'une petite boîte en bois divisée en un certain

nombre de cases contenant chacune une lettre, un signe, un chiffre, etc.

Chaque élève est muni de ces petits appareils, et un appareil semblable, mais plus grand, est à la disposition du maître. Pour apprendre les lettres, le maître prononce, par exemple, *a*, et prend dans le casier un *a* qu'il montre aux élèves. Chaque élève en fait autant, et pose la lettre prise par lui sur de petites triangles transversales disposées à l'intérieur du couvercle qui se rabat et fait pupitre. De cette façon, l'enfant est forcément attentif, car tout est occupé chez lui, l'esprit et les mains.

Les expériences de M. Thollois ont déjà fourni des résultats satisfaisants.

On lui a donné, dans l'école parisienne dont nous parlons, vingt-cinq enfants ignorant entièrement les premiers éléments de la lecture, et, au bout de deux jours, quinze d'entre eux connaissaient déjà passablement leurs lettres, ce qui est fort beau, au dire de tous ceux qui s'occupent de pédagogie.

APPAREIL POUR ALLUMER LES BECS DE GAZ DANS LES USINES.—Cet appareil, inventé par M. GaiFFE, est destiné aux usines dans lesquelles, à cause de la matière mise en œuvre, il n'est pas sans danger de circuler avec un bâton portant une mèche enflammée. Il se compose d'une machine d'induction et d'un bâton inflammateur.

La machine d'induction est enroulée dans une petite pile plate portée sur le côté par l'allumeur de gaz. Elle est formée d'une bobine d'induction mise en activité par deux couples au chlorure d'argent et d'un commutateur à ressort qui sert à établir, par une simple pression, la communication entre la pile et la bobine, au moment voulu.

L'inflammateur est formé de deux pointes de platine isolées et distantes l'une de l'autre d'environ un demi-millimètre. Il est relié à la bobine par deux câbles flexibles, suffisamment longs pour laisser toute liberté d'action à l'homme chargé de manœuvrer l'appareil.

La pile peut allumer cent becs de gaz par jour pendant une année environ sans avoir besoin d'être rechargée.

Cet appareil, qui est destiné à une de nos grandes filatures de coton, offre, je crois, un intérêt assez grand au point de vue pratique.

## PROPOS PARISIENS

La statue qui surmontait la colonne Vendôme a été entièrement brisée lors du renversement du monument ; les dégâts sont irréparables. Il sera nécessaire d'en fondre une nouvelle, et pour cet objet un crédit spécial est nécessaire, la dépense de la statue n'ayant pas été comprise dans les devis, en vue desquels l'Assemblée nationale a voté une somme de 250,000 francs.

La colonne a été rétablie dans des proportions rigoureusement égales à celles qu'elle avait avant son renversement ; elle a 43 mètres de hauteur, en comptant le piédestal, et son diamètre est de 4 mètres. Ses fondations sont de 30 pieds de profondeur. Les lames de bronze présentent ensemble 1 million 800,000 livres, et proviennent des pièces de canons prises sur les armées russe et autrichienne pendant la campagne de 1805.

Dans l'intérieur de la colonne, on a rétabli l'escalier à vis de 176 marches, aboutissant à la galerie placée au-dessus du chapiteau.

Les bas-reliefs qui courent du piédestal au sommet de la colonne avaient été endommagés, lors de la chute du monument ; ils ont été habilement réparés. On sait qu'ils représentent les principaux épisodes de la campagne de 1805. En donner la liste complète est impossible ; bornons-nous à citer les principaux, en commençant par le bas du cordon :

Nos 1, 2, 3 : L'armée navale entre dans le port de Boulogne ;

No. 4 : Départ des 3e, 4e, 5e et 6e corps d'armée pour le Rhin ;

No 5 : Le 2e corps part pour Utrecht et se dirige vers le Main ;

No 6 : Le 6e corps se dirige sur le Haut-Rhin.

Un des sujets les plus remarquablement traités est celui du no. 10, représentant le passage du Rhin à Mayence par le 2e corps.